



HAL
open science

De l'engagement à l'enquête de terrain

Isabelle Delpla

► **To cite this version:**

Isabelle Delpla. De l'engagement à l'enquête de terrain : Recherches sur l'après-guerre en Bosnie-Herzégovine. Penser les génocides. Itinéraires de recherche, CNRS Éditions, pp.247-254, 2021, 9782271138453. hal-03792407

HAL Id: hal-03792407

<https://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/hal-03792407>

Submitted on 28 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'engagement à l'enquête de terrain : recherches sur l'après-guerre en Bosnie-Herzégovine

Isabelle Delpla

L'évolution de mon parcours intellectuel est inséparable d'événements qui, au tournant des années 1990, ont marqué notre histoire. La chute du mur de Berlin, la guerre en ex-Yougoslavie et le génocide au Rwanda ont laissé des traces profondes chez de nombreux citoyens et chercheurs. Leur engagement contre la purification ethnique en Bosnie-Herzégovine (ci-après B-H) a été particulièrement fort en France et j'ai déjà été contactée par des chercheurs pour me retrouver du côté de l'objet d'étude. L'exercice d'égo-histoire ou de retour réflexif sur son parcours est plus commun parmi les historiens ou les sociologues que dans ma discipline de formation et d'exercice, la philosophie. Le/la chercheur/se travaillant sur les crimes de masse éprouve de surcroît un sentiment d'indécence à évoquer ses sentiments, si dérisoires en regard de l'écrasante douleur des victimes. Je me plierai pourtant à cet exercice, en faisant même part de souvenirs intimes, car le parcours des chercheurs a des effets sur leur recherche qui ne devraient pas rester implicites.

En effet, les émotions de colère, d'indignation, de honte ou de désarroi sont collectives et se retrouvent aussi bien chez les chercheurs apparemment les plus distancés ou affichant un réalisme cynique. À vrai dire, elles façonnent le choix des sujets et la construction des théories. Bien sûr, le chercheur doit être neutre, mais l'immense majorité des travaux de terrain sur la B-H portait sur les ONG, les victimes et les femmes et non sur les appareils d'État, les militaires et les

hommes, au point que des pans entiers de la guerre dans ses aspects les plus « classiques » restent méconnus ou mal connus. Les travaux sur les témoins du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY) ne concernaient que les témoins victimes. Lorsque j'entrepris une étude à leur sujet, je n'avais pas même envisagé de rencontrer les témoins de la défense. J'ai dû surmonter bien des réticences intérieures pour le faire et je crains d'être la seule à avoir ainsi comparé témoins de l'accusation et témoins de la défense. Ces derniers sont pourtant riches d'enseignement¹.

De surcroît, par ma rencontre avec des criminels de guerre condamnés et rentrés chez eux, j'ai mieux compris que certains prétendus concepts, comme celui de « banalité du mal », censé désigner l'absence de pensée des criminels de masse, sont d'abord la traduction d'affects d'exaspération et d'attentes déçues. Ils nous éclairent moins sur les crimes ou les criminels que sur le besoin de salut des chercheurs qui cherchent une consolation dans la pensée².

Du militantisme au terrain

Pourquoi donc la guerre en B-H m'a-t-elle à ce point marquée que j'ai délaissé le confort de la philosophie du langage pour aller y faire du terrain sur les effets et la réception des interventions internationales, humanitaire et judiciaires ? C'est par le militantisme que je suis entrée dans le terrain ; ce sont des rêves d'enfance qui m'y ont fait rester. Je pourrais reprendre à mon compte le début de *Guerres justes et injustes* de Michael Walzer : c'est par la protestation politique que j'ai commencé, la réflexion est venue plus tard. Avant guerre, je n'avais aucun lien avec la Yougoslavie que je n'avais pas même visitée en touriste. En 1992, j'ai été comme bien d'autres révoltée par les bombardements sur Sarajevo et la découverte des camps de Prijedor. Certainement, l'association entre les crimes de la Seconde Guerre mondiale et les photos de la B-H ont ému les opinions publiques en France ou ailleurs. Certainement, l'identification avec les Yougoslaves était d'autant plus forte qu'ils sont européens. L'incrédulité de voir la guerre revenir en Europe pouvait susciter cet ébranlement.

1. Mes recherches de terrain en B-H sont réunies dans *La justice des gens. Enquêtes dans la Bosnie des nouvelles après-guerres*, Rennes, PUR, 2014.

2. Voir mon ouvrage *Le mal en procès. Eichmann et les théodicées modernes*, Paris, Hermann, 2011.

Mais les citoyens et intellectuels activement engagés contre la « purification ethnique » protestaient également contre la politique étrangère de la France en un temps où Milosevic était reçu en grande pompe à l'Élysée et où la diplomatie européenne trouvait normal de négocier avec Karadzic, considérant les « belligérants » à égalité. Ce faisant, cette diplomatie faisait peu de cas du droit de l'État de B-H à se défendre ou à être défendu. Elle ignorait aussi la différence fondamentale de projet politique entre les nationalistes serbes et le gouvernement de B-H qui défendait des valeurs de tolérance, de multiculturalisme, et le droit de tout Bosnien à vivre en B-H. Car c'était aussi la place d'un islam tolérant et laïcisé en Europe qui était en jeu. Dans la foulée de cet engagement, je suis allée enseigner au département de philosophie de l'université de Sarajevo. C'est ensuite la faiblesse de la philosophie de l'époque sur ces sujets qui m'a poussée à franchir le pas du terrain.

De même que Walzer ne cache pas ses protestations contre la politique américaine au Viêt-Nam, je ne prétends pas que mon intérêt pour la Bosnie soit neutre. Assurément certaines exagérations militantes n'ont aucune pertinence scientifique, mais, les protestations engagées peuvent aussi devenir des instruments critiques. En effet, les « militants » et les chercheurs en sciences sociales ont des ennemis communs : l'essentialisme ou la naturalisation qui présentent ces guerres comme la résurgence de haines ancestrales, comme l'inévitable déploiement d'identités nationales préconstituées ou comme un effet mécanique de l'effondrement du communisme. Inversement, la prétention à l'impartialité n'est pas un gage de qualité scientifique, comme je l'ai montré³ concernant l'analyse du massacre de Srebrenica dans le rapport du NIOD, le centre de documentation néerlandais sur la guerre. La prétendue suspension de tout jugement moral finit par conduire à des aberrations, le chercheur présentant l'élimination de 8 000 personnes comme un choix parmi d'autres, oubliant que cela pouvait aussi être un geste grave pour les Serbes de tuer les prisonniers de Srebrenica.

Toutefois, mes textes de sciences sociales ne relèvent pas de l'écriture militante et je travaille avec des chercheurs qui n'ont pas pris ce type de position durant la guerre. De même, j'ai résolument évité des réseaux militants pour l'enquête de terrain. Je me suis efforcée

3. Voir mon article « Faits, responsabilités, intelligibilité : comparer les enquêtes et les rapports sur Srebrenica », *Cultures et conflits*, n° 65, 2007, p. 119-136.

d'aller aussi travailler dans la partie serbe de la B-H, délaissée par les chercheurs. Il m'a certes fallu prendre sur moi-même pour serrer la main d'extrémistes nationalistes ou de criminels de guerre, mais je le fais autant que cela me semble nécessaire pour la compréhension du phénomène étudié.

Affects collectifs et personnels

Analyser ses émotions, c'est d'abord prendre conscience que l'on est fils et fille de son temps et que l'on partage des affects collectifs d'autant plus difficiles à identifier qu'ils sont plus largement partagés. Si je songe aux moments d'échanges personnels, de confessions dans les soirées militantes, ou plus tard, entre chercheurs, policiers, employés d'ONG engagés dans un travail sur la B-H, les histoires familiales sont à l'arrière-plan. Nous étions tous bercés par des souvenirs et images de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre d'Espagne. Certains sont petits-enfants de résistants. Beaucoup sont Juifs, une partie de la famille ayant été déportée. D'autres allemands ou autrichiens, parfois d'origine, avec des parents ou grands-parents dans la Wehrmacht ou ayant travaillé pour la Gestapo. Il y a aussi ceux qui ont connu de nombreux deuils dans leur famille. D'autres encore ont vécu dans un imaginaire plus indirect de la guerre, ayant pour voisins d'anciens déportés, des réfugiés espagnols, ou ont été marqués par une éducation familiale, scolaire et politique de la déportation. La vision de *Nuit et brouillard* dans les collèges à quatorze ans laisse des traces. Il y a également la catégorie des enfants de chercheurs sur la guerre, devenue mémoire familiale au second degré. Mon parcours peut servir à ces chercheurs de *caveat* pour le rangement de leurs papiers et l'éducation de leurs enfants !

Je pourrais certes remonter aux larmes de mon arrière-grand-mère, pleurant encore, soixante ans plus tard, son mari tué à Verdun. Mon enfance a été aussi bercée par les récits de mon grand-père, prisonnier de guerre en Allemagne dans un Oflag, témoin plus ou moins direct de l'horreur de bombardements involontaires de son camp par les alliés à Nienburg-sur-Weser. Mais c'est surtout par mon père que la résistance, l'internement dans les camps et la déportation ont été omniprésents. Professeur d'histoire en lycée et membre du Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale, il a inlassablement collecté documents et témoignages sur le camp du Vernet, la déportation des

Juifs et la résistance – notamment étrangère – en Ariège⁴. La maison voyait défiler d'anciens internés du Vernet, comme Franz Dahlem, ancien dirigeant du parti communiste allemand, d'anciens guérilleros espagnols ou des ariégeois ordinaires devenus maquisards. J'ai d'abord connu le rôle de Jean-Pierre Vernant comme Colonel Berthier avant de lire ses ouvrages sur la Grèce. La maison familiale servait de lieu d'archivage. Sur les marches de l'escalier, des livres sur les camps avec en couverture les photos de déportés de Mauthausen ou de Dachau les plus célèbres ; en haut, de l'escalier, un grand panneau affichait les portraits de victimes des combats de la Libération avec le titre « J'ai lutté et je suis mort pour que tu vives en paix ». Par opposition aux sympathies de compagnon de route du communisme de son mari, et à l'envahissement de la maison par la Résistance, ma mère, catholique de gauche, me parlait, à l'adolescence, de Soljenitsyne et des traitements infligés aux prisonniers de la Kolyma.

Dans les *Pensées*, Pascal se demande quelle est la différence entre un roi qui rêverait toutes les nuits qu'il est savetier et un save-tier qui rêverait toutes les nuits qu'il est roi. Je pourrais lui répondre sur un point : certaines représentations sont moins pénibles le jour que la nuit. J'ai rêvé presque toutes les nuits, des années durant, que j'étais poursuivie par des fascistes et de paysages où s'empilaient des cadavres. Lorsque je me suis retrouvée dans une B-H qui ressemble fort aux Pyrénées, nul besoin d'une longue analyse pour comprendre le sentiment de familiarité que j'y ai éprouvé. Chacun sa madeleine ! Les exhumations dans des paysages verdoyants étaient la mienne. Progressivement, les choses se sont heureusement inversées. C'est le jour qu'il était question de cadavres et les fascistes ont cessé de me poursuivre la nuit.

Les émotions comme ressources et limites

Mais quel est l'intérêt de ces remarques pour d'autres que moi, mon entourage ou des psychiatres ? D'abord de prendre conscience des ressources et limites pratiques que constituent les émotions

4. Voir Claude Delpla, « Le camp du Vernet d'Ariège », in Éric Malo et Monique Lise Cohen (dir.), *Les camps du Sud-Ouest de la France : exclusion, internement et déportation, 1939-1944*, Toulouse, Éditions Privat, 1994. Voir également Claude Delpla, *La libération de l'Ariège*, Toulouse, Le Pas d'oiseau, 2019 et *La Résistance en Ariège*, Toulouse, le Pas d'oiseau, à paraître.

pour la recherche. Les histoires familiales font notre fragilité, mais forment aussi une sensibilité positive. Car une recherche de terrain désincarnée ou parfaitement distante est un leurre : sans la capacité à manifester de l'empathie ou un intérêt pour ses interlocuteurs, l'observation participante ou les entretiens qualitatifs sont tout simplement impossibles. Il faut donner des garanties pour être admise dans un groupe ou en rencontrer les membres. Et l'on se retrouve à passer un examen d'être humain : les qualités personnelles et la capacité à faire preuve des sentiments appropriés sont souvent les sésames du terrain. On peut ensuite critiquer cet examen, même avec ceux qui vous l'ont fait subir, mais encore faut-il l'avoir réussi. Les critiques de l'empathie ou des sympathies dans la recherche ne peuvent venir qu'après.

L'entrée sur le terrain à partir du militantisme et de l'enseignement à Sarajevo m'a aidée dans mes contacts avec les Bosniaques, notamment auprès d'associations de victimes et de témoins victimes. Elle trace aussi certaines limites. Comme me l'a fait remarquer un condamné à La Haye, aller à Sarajevo début 1996, ce n'est pas la même chose que d'aller à Prijedor en *Republika Srpska*, en 2005. Je ne suis pas la mieux placée pour aller faire de l'observation participante à Omarska, lieu d'un des plus terribles camps. J'aurais pu le tenter toutefois, ayant sympathisé avec ce condamné, qui était bien volontiers devenu mon informateur côté serbe. Mais il aurait fallu passer un test d'acceptabilité sociale dans le petit monde des Serbes d'Omarska, rire des blagues sur les victimes et les camps de vacances avec pique-nique et barbecue où il faisait bon passer l'été 1992. Je ne l'ai pas voulu et j'ai manifesté que ce rire-là ne passerait pas par moi.

J'ai aussi été confrontée aux limites involontaires de l'empathie. Je n'ai pu continuer un travail systématique sur les associations de familles de disparus après la naissance de mon fils : je ne parvenais plus à me protéger de la douleur de ces mères en quête des leurs.

Traumatisation secondaire

Au demeurant, nos limites ne surgissent pas seulement dans les rencontres humaines : la lecture continue de scènes de meurtres et d'atrocités affecte également l'équilibre personnel. Après plusieurs mois passés à lire et comparer les rapports sur le massacre de Srebrenica, j'ai reconnu dans une forme d'insensibilité apparente, dans une irréalité cotonneuse, puis dans un mal-être diffus, les

signes avant-coureurs d'un état dépressif. Il faut savoir décrypter de tels signes pour se protéger de ces dépressions qui sont de véritables risques du métier.

Cette limite pratique est aussi théorique, car elle est un obstacle au comparatisme en matière de crimes de masse. Et ce d'autant plus que, à la différence des travailleurs humanitaires ou des psychiatres, les chercheurs ne reçoivent ni préparation, ni suivi. Cette lacune est d'autant plus dommageable qu'elle ignore le principe de la division du travail : ce que je n'ai pas voulu faire à Omarska, d'autres pourraient le faire. Encore faudrait-il que les étudiants et les chercheurs soient mieux formés sur l'effet de leurs émotions sur la sélection de leurs objets et sur leur recherche.

Pour mon autoprotection et la confrontation à la douleur des autres, je me suis aidée de la lecture des travaux sur le traumatisme et des conseils de psychiatres rencontrés lors de mes recherches. C'est surtout par le travail en commun, devenu un plaisir autant qu'une nécessité, que j'ai trouvé un équilibre. Ceux avec qui j'ai travaillé sur la Bosnie sont devenus mes gardes de l'âme, d'autant plus proches qu'ensemble nous nous sommes libérés de nos fantômes et avons lutté contre un sentiment d'accablement.

Les limites d'une approche psychologique

Si j'aborde cet élément de traumatisme, ce n'est pas seulement parce qu'il éclaire les limites de la recherche. C'est aussi parce qu'il faut savoir séparer les registres. Reconnaître l'importance des difficultés psychologiques des chercheurs permet aussi de limiter l'extension des catégories psychologiques dans l'analyse. Je m'oppose ainsi à la prédominance d'une approche psychologique des victimes, des après-guerres et des processus de justice en termes de traumatisme ou de catharsis. Comme le soulignent Éric Fassin et Richard Rechtman dans *L'empire du traumatisme*, le traumatisme a aussi des allures de maladie occidentale. À titre anecdotique, il est significatif que des universitaires et psychologues d'Europe de l'Ouest m'aient demandé si un psychologue m'accompagnait lors de mes entretiens avec les victimes ou de mon travail d'enseignement à Sarajevo, manifestant leur enfermement dans une approche psychologique ou humanitaire des victimes. Il aurait été aussi judicieux de me proposer d'être accompagnée par un historien de la Yougoslavie pour décoder les références de mes interlocuteurs.

Quant à un psychologue, il aurait été bien plus utile pour certains criminels de guerre manifestant des signes d'émotivité intense.

Les constatations d'une psychologue de la section des témoins et victimes du TPIY confirmaient les miennes. Les témoins les plus traumatisés étaient des internationaux de la Force de protection des Nations unies (FORPRONU) ou du TPIY, ou un Serbe de Srebrenica réquisitionné dans son champ en juillet 1995 pour transporter des corps avec son tracteur. En revanche, bien des victimes ne présentent pas de signes durables de traumatisme. Celles que j'ai rencontrées étaient souvent plus solides et équilibrées que moi. Et c'est aussi elles qui m'ont amenée à sortir par la plaisanterie ou l'agacement de mon excès de gravité. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas un grand besoin de psychiatres et de psychologues en B-H. Mais les autres disciplines ne gagnent pas forcément à importer des concepts psychiatriques, surtout sans compétence médicale et en se contentant d'usages métaphoriques et de diagnostics sauvages.

Parcours initiatique ?

En racontant le chemin intérieur parcouru, les chercheurs travaillant sur les crimes de masse pourraient donner l'impression d'un parcours initiatique. Ont-ils acquis une sagesse supérieure ? J'en doute. La fréquentation des malheurs et des crimes extrêmes ne dévoile nulle vérité profonde, nul graal. Nous rend-elle plus lucide ? Lorsque des témoins serbes de Prijedor m'ont raconté l'effet qu'avaient eu sur eux leurs lectures d'enfance, les images et récits horribles du camp de Jasenovac, je ne les comprenais que trop bien. Leur cécité au camp d'Omarska dans leur propre municipalité atteste que l'obsession des camps et l'éducation par le traumatisme ne sont pas toujours la meilleure école de lucidité.